

MICHEL BUTOR

ESSAIS  
SUR LES ESSAIS

*nrf essais*

GALLIMARD











***Pour Jean Roudaut.***





# I

## L'ORIGINE

*Le 28 février 1571, 38<sup>e</sup> anniversaire de sa naissance, Michel de Montaigne se retirait dans la librairie de son château pour essayer d'écrire un livre...*



## 1) *Des dates.*

Prenons, dans une édition ancienne, presque n'importe quel passage des *Essais* :

« Car, en somme, je sçay qu'il y a une Médecine, une Jurisprudence, quatre parties en la Mathématique, et grossièrement ce à quoy elles visent. Et à l'aventure encore sçay-je la pretention des sciences en général au service de notre vie. Mais d'y enfoncer plus avant, de m'estre rongé les ongles à l'estude d'Aristote, monarque de la doctrine moderne, ou opiniatre après quelque science, je ne l'ay jamais fait; ny n'est art dequoy je sceusse peindre seulement les premiers linéaments. »

Nous savons qu'une moitié de ces lignes a été écrite plus de huit ans après l'autre. Trouvez donc la jointure. Essayez, puis vérifiez.

Nous connaissons quatre états publiés du texte. Au lendemain du voyage de Rome, Montaigne ajoute surtout des citations des poètes italiens, mais en 1588, outre un troisième livre, « six cent additions aux deux premiers », quelques-unes considérables, et pendant les quatre dernières années de sa vie plus de mille, de

telle sorte que l'édition posthume de 1595 sera « augmentée de plus d'un tiers par rapport aux précédentes ». L'étude de cet alluvionnement nous montre jusqu'à quel détail ont été poussées ces retouches : ici une phrase, ici un mot, là des pages entières. Seuls trois chapitres fort courts ont traversé intacts ces minutieux remaniements : « le profit de l'un est le dommage de l'autre », « de fuir les voluptés au prix de la vie », « comme nostre esprit s'empesche soy-mesmes ». Or n'est-il pas bien plus facile d'introduire un adjectif, une incise, un nouveau paragraphe, un développement tout entier, un long prélude, avant la parution qu'après ? Comment imaginer dès lors que les longs chapitres complexes des premiers livres aient été écrits d'affilée sous la forme que nous leur voyons en 1580, et déclarer comme on le fait d'habitude que le chapitre « de l'institution des enfants », auquel j'ai emprunté mon exemple, du fait que tel de ses passages est évidemment de 1579, a été entièrement écrit à cette date ? C'est exactement comme si l'on disait que tous ceux dans lesquels sont cités des vers italiens sont postérieurs au Voyage. La première édition montre qu'il n'en est rien. Dans la plupart des cas, seules ces citations sont postérieures.

On s'accorde à situer la rédaction de la plus grande partie du premier livre entre 1571, date de la retraite, et 1574, date de la publication du *Discours de la Servitude volontaire* de la Boétie dans le *Réveil-Matin des Français*, celle de la

plus grande partie du second entre 1576, date de la frappe du jeton « pyrrhonien », et 1580. Toutes les anomalies disparaissent si l'on se rappelle que les chapitres les plus anciens peuvent avoir quelques-unes des pages les plus récentes, si donc au lieu de la rédaction à proprement parler, nous datons ainsi l'origine. Il apparaîtra alors clairement que celle du premier livre dans son ensemble est antérieure à 1574, même si certaines pages ont été ajoutées à la veille de la publication, celle du second postérieure à 1576, même si tel ou tel chapitre ancien, lors de l'arrangement définitif, a pu y être utilisé pour boucher quelque trou.

Or ces ajouts, si nous pouvons y suivre l'évolution de la pensée de Montaigne, n'enlevaient pas pour lui aux chapitres anciens leur originalité par rapport aux suivants, ne les trahissaient pas. Il nous déclarera au troisième livre :

« J'adjouste, mais je ne corrige pas. Premièrement, parce que celui qui a hypothecqué, au monde son ouvrage, je trouve apparence qu'il n'y aye plus de droict. Qu'il die, s'il peut, mieux ailleurs, et ne corrompe la besongne qu'il a vendüe. De telles gens il ne faudroit rien acheter qu'après leur mort. Qu'ils y pensent bien avant de se produire. Qui les haste ? »

Ce qu'il poursuivra dans la marge de son exemplaire :

« Mon livre est toujours un. Sauf qu'à mesure qu'on se met à le renouveler, afin que l'acheteur ne s'en aille les mains du tout vuides, je me donne loy d'y attacher (comme ce n'est qu'une marqueterie mal

jointe), quelque emblème supernuméraire. Ce ne sont que surpoids, qui ne condamnent point la première forme, mais donnent quelque pris particulier à chacune des suivantes par une petite subtilité ambitieuse. De là toutesfois il adviendra facilement qu'il s'y mesle quelque transposition de chronologie, mes contes prenans place selon leur opportunité, non toujours selon leur aage. »

Et qu'il en fût de même avant 1580, c'est ce que nous lisons dans « de la ressemblance des enfants aux pères » :

« Ce fagotage de tant de diverses pièces se fait en cette condition que je n'y mets la main que lors qu'une trop lasche oisiveté me presse, et non ailleurs que chez moy. Ainsi il s'est basty à diverses poses et intervalles, comme les occasions me detiennent ailleurs par fois plusieurs moys. Au demeurant, je ne corrige point mes premières imaginations par les secondes; ouy à l'aventure quelque mot, mais pour diversifier, non pour oster. Je veux représenter le progrès de mes humeurs, et qu'on voye chaque pièce en sa naissance. Je prendrais plaisir d'avoir commencé plustost et à reconnaître le train de mes mutations. »

Qu'à l'intérieur de chaque chapitre les paragraphes ne se suivent pas selon leur âge, un simple coup d'œil sur une édition critique suffit à nous en assurer. Que la « naissance » des trois livres forme une succession chronologique, nul ne songerait à le contester :

« Laisse, lecteur, courir encore ce coup d'essay et ce troisième allongail du reste des pièces de ma peinture... »,

à quoi se conjugue une seconde succession, en quelque sorte perpendiculaire à la première :

texte de 1580 (avec ses modifications en 1582),  
texte de 1588, texte de l'« exemplaire de Bor-  
deaux », qui nous est aujourd'hui plus évidente  
que la première, mais que lui Montaigne n'a  
nullement voulue évidente, qu'il s'était appliqué  
au contraire à rendre la plupart du temps invi-  
sible.

## 2) *De l'opportunité.*

Mais l'ordre des chapitres à l'intérieur de chaque livre : opportunité ou chronologie ? Ceux qui parlent de l' « empilage » des *Essais*, les interprétant comme une sorte de journal intime, choisissent nécessairement la thèse de la chronologie, mais pas ouvertement puisque dans la plupart des cas particuliers elle est indéfendable, et en directe contradiction avec la pratique ultérieure de Montaigne, lequel n'a pas mis les réflexions provoquées par son voyage en Italie après le chapitre 37 du second livre, mais les a soigneusement insérées à l'intérieur de l'ouvrage déjà existant selon leur opportunité. La succession de deux chapitres peut certes correspondre à l'ordre de leurs « naissances », mais ce principe de rangement est entièrement subordonné à l'autre.

Quelle est donc la figure déterminante formée par chacun des livres, figure que les alluvionnements successifs ne détruisent pas, mais précisent, raffermissent au contraire en la diversifiant ?



Cette question de la *composition* des *Essais* est évidemment de toute première importance. Lui-même nous dit :

« Qu'on ne s'attende pas aux matieres, mais à la façon que j'y donne. »

« Qu'on voye, en ce que j'emprunte, si j'ay sceu choisir de quoy rehausser mon propos. »

En le chapitre « de trois bonnes femmes » il nous donne cette figure de son ouvrage :

« Voylà mes trois contes très-veritables, que je trouve aussi plaisans et tragiques que ceux que nous forgeons à nostre poste pour donner plaisir au commun ; et m'estonne que ceux qui s'adonnent à cela, ne s'avisent de choisir plustot dix mille très-belles hitoires qui se rencontrent dans les livres, ou ils auroient moins de peine et apporteroient plus de plaisir et de profit. Et qui en voudroit bastir un corps entier et s'entretenant, il ne faudroit qu'il fournit du sien que la liaison, comme la soudure d'un autre metal ; et pourroit entasser par ce moyen force veritables evenemens de toutes sortes, les disposant et diversifiant, selon que la beauté de l'ouvrage le requerroit, à peu près comme Ovide a cousu et r'apiécé sa *Metamorphose*, de ce grand nombre de fables diverses. »

Etant donné le nombre énorme de citations que comportent les *Essais*, des emprunts que les historiens de plus en plus avertis réussissent à déceler sous les passages apparemment les plus personnels, il est clair qu'en faisant un montage d'extraits de son ouvrage on réussira à lui faire dire les choses les plus différentes, à nous proposer un Montaigne stoïcien, pyrrhonien, épicurien, chrétien, ce qui consiste à vrai dire seulement à défaire son propre travail, à recons-

tituer Sénèque avec ce qui vient de Sénèque, Pyrrhon avec ce qui vient de Sextus, Epicure avec ce qui vient de Lucrèce (celui-ci ne fournit pas moins de 151 citations textuelles, certaines de plus de 10 vers), le catéchisme avec ce qui en vient.

Attachons-nous à la « liaison ».

Et nous réduire Montaigne à ses confidences autobiographiques serait une bien criante injustice, et nous empêcherait absolument de comprendre pourquoi et comment celles-ci sont venues.

Souvent fort perspicace l'œil d'un ennemi. Ainsi Malebranche, dans sa hargne, nous éclaire mieux que bien des panégyristes, lorsqu'il nous déclare à la fois que les *Essais* ne sont « qu'un tissu de petits contes, de bons mots, de distiques et d'apophtegmes », et que pourtant :

« Il n'est pas seulement dangereux de lire Montaigne pour se divertir, à cause que le plaisir qu'on y prend engage insensiblement dans ses sentiments, mais encore parce que ce plaisir est plus criminel qu'on ne pense. Car il est certain que ce plaisir naît principalement de la concupiscence, et qu'il ne fait qu'entretenir et fortifier les passions, la manière d'écrire de cet auteur n'étant agréable que parce qu'elle nous touche et qu'elle réveille nos passions d'une manière imperceptible. »

Voilà de quoi faire se précipiter chez le libraire jeunes et vieux. Quelle est donc la magie d'un écrivain capable de transformer des anec-

dotes bien connues, des vers appris par cœur dans les collèges, tant de choses anodines en un composé si dangereux ? Il lui suffit donc de les rassembler d'une certaine manière, et tout rajeunit, mord, menace.

### 3) *De la fortune.*

Lorsqu'il veut lui-même parler de cet ordre, de cette manière, il en rend responsable la « fortune », mais faire de celle-ci un hasard mécanique est un contresens complet, cette fortune, en ce qui concerne les *Essais*, n'est pas autre chose que ce qui est le plus lui-même en lui :

« Je n'ai point d'autre sergent de bande à ranger mes pièces que la fortune. A mesme que mes rêveries se présentent, je les entasse ; tantost elles se pressent en foule, tantost elles se traînent à la file. Je veux qu'on voye mon pas naturel et ordinaire, ainsin détraqué qu'il est. Je me laisse aller comme je me trouve. »

Plus lui-même que lui, puisqu'il identifie cette « fortune » à l'inspiration poétique :

« Or je dy que, non en la médecine seulement, mais en plusieurs arts plus certaines, la fortune y a bonne part. Les saillies poétiques, qui emportent leur auteur hors de soy, pourquoi ne les attribuons-nous pas à son bonheur ? puisqu'il confesse luy mesme qu'elles surpassent sa suffisance et ses forces, et les reconnoit venir d'ailleurs que de soy, et ne les avoir aucunement en sa puissance. »

Véritable révélation :



MICHEL BUTOR  
ESSAIS SUR LES ESSAIS

Un homme fait peindre sur les murs de sa bibliothèque deux inscriptions latines :

« L'an du Christ 1571, âgé de trente-huit ans, la veille des calendes de mars, anniversaire de sa naissance, Michel de Montaigne... se retira dans le sein des doctes vierges... »

et :

« Privé de l'ami le plus doux... Michel de Montaigne, voulant consacrer le souvenir de ce mutuel amour par un témoignage unique de sa reconnaissance... a voué à cette mémoire ce studieux appareil dont il fait ses délices. »

Le livre que Montaigne entreprend doit être un monument à Etienne de La Boétie, son *tombeau*, couronne funéraire de son œuvre essentielle :

« Considérant la conduite de la besogne d'un peintre que j'ai, il m'a pris l'envie de l'ensuivre. Il choisit le plus bel endroit et milieu de chaque paroi, pour y loger un tableau élaboré de toute sa suffisance ; et, le vide tout autour, il le remplit de grotesques ; qui sont peintures fantasques... Que sont-ce ici aussi, à la vérité, que grotesques... »

« Je vais bien jusqu'à ce second point avec mon peintre, mais... ma suffisance ne va pas si avant que d'oser entreprendre un tableau riche, poli et orné selon l'art. Je me suis avisé d'en emprunter un d'Etienne de La Boétie, qui honorera tout le reste de cette besogne. C'est un discours... »

Mais le destin génial obligera Montaigne à modifier, approfondir et compliquer considérablement sa construction initiale, passant, de livre en livre, de la guirlande *maniériste* à la forteresse labyrinthe, puis à l'instrument d'audacieuse exploration à travers temps et lieux pour la recherche d'autres amis.



9 782070 715565



68-II A71556 ISBN 2-07-071556-6